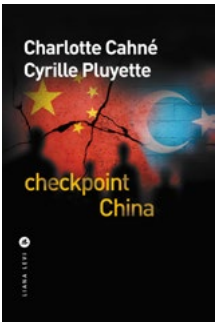
Charlotte Cahné
Cyrille Pluyette

checkpoint China

LIANA LEVI



Septembre 2017. En trois années de correspondance à Pékin, Diego, pourtant reporter chevronné, n'a pas réussi à sortir le moindre scoop. Le pays, tenu par le Parti, reste impénétrable. Il s'apprête à le quitter quand sa fixeuse Lingzhi l'appelle au secours : Erkin, le frère de sa petite amie ouïghoure, a disparu. D'abord réticent à l'aider, Diego change d'avis en comprenant que cette enquête dérange en haut lieu. Les deux journalistes partent pour le Xinjiang, terre des Ouïghours : c'est là, dans la ville de Kashgar, qu'Erkin, musicien et poète, vivait. Pourquoi la police chinoise l'aurait-elle enlevé ? Pour quelle raison la Chine de Xi Jinping s'acharne-t-elle contre cette population turcophone et majoritairement musulmane ? Au cours de son enquête, Diego va se retrouver en possession d'une information capitale, aussi explosive que dangereuse…

Ce roman noir au rythme effréné, qui nous emporte dans un voyage à travers la Chine, dévoile la mécanique implacable d'un des plus grands drames du début du XXIe siècle : l'internement massif des Ouïghours dans des camps de « rééducation ».

Journaliste spécialiste des questions internationales, **Cyrille Pluyette** a été correspondant permanent à Pékin de 2016 à 2019. Il est lauréat 2024 du Prix de la Presse diplomatique française pour un reportage à Taïwan. **Charlotte Cahné** est l'auteure de deux romans policiers aux éditions du Masque, *Fatale Descente* (prix de Beaune 2018) et *Beijing Blues* (prix du Masque 2020), où elle explore le quotidien de la jeunesse pékinoise.

Charlotte Cahné et Cyrille Pluyette

Checkpoint China



Liana Levi

« Il existe chez les hommes deux catégories particulièrement bien distinctes, que j'appellerai métaphoriquement les élus et les damnés. »

Primo Levi, *Si c'est un homme.*

« Il y a dix kilomètres encore jusqu'à la Vieille Ville, cette ville qui hanta nos rêves si longtemps – et sur la route fréquentée, nous trottons tout seuls et fiers comme de grands enfants sans gardien. »

Ella Maillart, *Oasis interdites.*


Kazakhstan
Russie
Ouzbékistan
ALMATY
Kirghizistan
Mongolie
Tadjikistan
Région
autonome Ouïghoure
du Xinjiang
Afghanistan
PÉKIN
Pakistan
Chine
Région
autonome
du Tibet
Inde
Népal
Bhoutan

PREMIÈRE PARTIE

Le ciel étoilé du désert,
piqué d'étoiles, poudré de galaxies,
sombre et limpide.
Reconstituer sa beauté
derrière les paupières closes.
La nuit. Combien de temps peut-on tenir
sans nuit ?
Comment trouver le repos,
aveuglé par ce soleil de bloc opératoire,
qui ne se couche jamais ?
Jamais de nuit.
Le temps n'existe plus. Cauchemars sans fin.
Ai-je dormi trente secondes ou trois heures ?

1.

La haute société pékinoise

Diego n'avait pas abandonné tout espoir de finir en beauté sa mission à Pékin. Quelque temps avant son départ, le journaliste s'était mis à sortir avec la fille d'un ponte du Parti en espérant lui soutirer des informations sur son père.

Le plus difficile n'avait pas été de la séduire. Les jeunes héritières qui traînaient leur vague à l'âme dans les boîtes de Gongti Xilu ou les bars du quartier du temple de Confucius raffolaient d'exotisme. Diego, la quarantaine, affûté, grands yeux sombres et sourire latin, cochait toutes les cases d'une évasion sans visa.

Pendant trois semaines, il l'avait accompagnée partout comme un toutou. Au cours de yoga du club de sport de Guangcai – une résidence huppée –, dans une maison de thé japonaise qui servait des mousses de matcha dans des céramiques artisanales, au NCPA – l'opéra ultramoderne de la capitale, une bulle de titane et de verre posée sur un lac –, et dans son restaurant italien préféré, une petite terrasse perdue dans un *hutong*[1] ombragé, non loin du lac Houhai. Il avait vidé son compte Bank of China en taxis et tables hors de prix, sans rien obtenir d'autre que des confidences fades sur une enfance sous l'autorité d'une grand-mère *old school*, qui avait

1. Vieille ruelle traditionnelle. Désigne aussi un petit quartier urbain composé de ces mêmes ruelles.

connu la peur et la faim pendant la Révolution culturelle. « Elle prend les jeunes pour des faibles, disait sa petite-fille. Elle m'en veut de l'argent de mon père. Elle pense que je suis pourrie gâtée, mais la faute à qui ? »

Diego, un temps envoûté par la jeune femme, commençait à se lasser quand il obtint enfin un signe encourageant. Ce soir-là, elle avait goûté une nouvelle drogue de synthèse. La substance l'avait rendue intarissable sur son père qui venait de lui diviser sa pension mensuelle par deux, sous prétexte qu'elle ne faisait rien de sa vie. Elle se réclamait, comme pas mal de ses congénères bien nés, de la philosophie « *tang ping* » : littéralement « rester allongé ». Elle passait des journées entières chez elle à ne rien faire, refusant le moindre effort. Une façon passive de s'opposer à la course effrénée de ses parents, qui avaient travaillé toute leur vie comme des brutes pour dépasser leur condition sans se poser de questions. Elle s'en posait des questions, elle, mais sans sortir de son canapé.

– Plutôt mourir que de devenir une workaholic comme lui, asséna la trentenaire (qui s'exprimait en anglais, ses parents lui avaient payé des études inutiles aux États-Unis) tout en tournant en rond sur la terrasse de son appartement, au 28e étage d'une tour avec piscine et service VIP. Tu le verrais, c'est un vrai paranoïaque : il efface tous les soirs de son ordinateur les documents qu'il reçoit, et transfère les plus sensibles sur une clé USB, qu'il enferme dans le tiroir blindé de son bureau, à côté de sa collection de montres anciennes.

Diego avait enfin une info à se mettre sous la dent. La convaincre de lui faire visiter la maison paternelle lui prit deux semaines supplémentaires. Deux semaines de dépenses excessives qui lui interdisaient le moindre écart personnel : lorsqu'il était seul, il déjeunait d'une soupe de raviolis dans

une cantine de quartier, son éternelle veste en cuir sur le dos, usée par des années de reportages.

Mais ses efforts avaient payé : Diego se trouvait enfin, un soir de fin septembre, dans le *siheyuan* familial – un logement traditionnel pékinois –, réhabilité de façon luxueuse.

Fasciné par l'aristocratie britannique, le père avait fait aménager la cour carrée comme le jardin d'un cottage. Une glycine et des rosiers grimpaient sur la brique grise aux jointures nettoyées, jusqu'au toit de céramique aux bords relevés vers le ciel. Des hortensias et des camélias entouraient la parcelle centrale de pelouse taillée au millimètre.

Diego remuait les braises dans la cheminée de marbre avec un tisonnier ouvragé, tandis que la jeune femme, allongée sur le canapé Chesterfield, devant le foyer, fumait, entièrement nue. Lascive, elle s'entraînait à envoyer les volutes bleues le plus loin possible vers la bibliothèque en bois laqué qui montait jusqu'au plafond. Elle avait de longs doigts osseux aux ongles vernis de noir ; un corps mince qui, même nu, ne semblait pas impudique ; et un visage retouché, aux pommettes étonnamment hautes et au nez pointu, qui lui donnaient un air de star de la *K-pop*. Elle n'éprouvait aucune honte à dire que, trois ans plus tôt, Diego ne l'aurait pas reconnue, et lui montrait des photos d'elle avant comme on partage le souvenir d'une amie perdue de vue. Elle était fière de son choix, elle s'était réinventée, mais omettait de mentionner les centaines de milliers de renminbis dépensés par ses parents pour qu'elle ne leur ressemble plus.

L'héritière écrasa sa cigarette dans un cendrier en porcelaine bleue posé sur le parquet. Elle fit quelques pas vers l'échelle de la bibliothèque. Diego observa sa taille et ses fesses menues mais bien dessinées, dont la blancheur hypnotisante se détachait sur la multitude de livres anciens qui tapissaient le mur. Des ouvrages achetés au kilomètre chez des antiquaires anglais pour leurs reliures en cuir et leur

patine séculaire. La haute société chinoise enviait l'Occident pour ce qu'il n'avait pas détruit. Mao connaissait une réhabilitation spectaculaire au sommet du pouvoir, alors que sa Révolution culturelle avait brûlé un nombre incalculable de recueils de poèmes, de textes classiques et religieux, de calligraphies datant de périodes impériales, de meubles en bois sculptés, de paravents décorés de paysages oniriques, et fait disparaître l'art de la table et du service de maison. L'élite comblait ses manques en jouant à *Downton Abbey*.

La jeune femme monta sur l'échelle, puis se retourna vers Diego, les coudes coincés sous un barreau, exhibant son corps. Elle en était à son troisième Moscow mule bien tassé et Diego savait qu'elle tombait comme une masse après avoir bu et fait l'amour. Il fallait éviter qu'elle ne plonge depuis l'échelle. Il se leva subitement quand il crut voir sa tête s'incliner dangereusement. Elle la redressa et partit d'une voix pâteuse :

– Je vais te trouver des auteurs français. Tu savais qu'en Chine, on étudie Victor Hugo à l'école ? Le texte sur la destruction de l'ancien Palais d'Été, au XIXe siècle… Les Anglais et les Français ont été horribles, ils ont tout pillé et brûlé, et lui, il a eu le courage de dénoncer tout ça…

– En France, on ne connaît pas cette histoire, dit-il en s'approchant d'elle.

– Quand il a été exilé à la campagne pendant son adolescence, notre président avait emporté une malle de livres, et dedans…, il y avait… *Les Misérables*… et aussi le *Contrat social*, de Rousseau… Ou peut-être qu'il les a lus après, je ne sais plus…

Elle parlait avec de plus en plus de difficultés, même si ses propos étaient cohérents. Il fit mine de l'enlacer pour parer à une chute. Son visage arrivait juste au niveau de son sexe en partie épilé, aux petites lèvres délicates surmontées d'une bande de poils noirs ébouriffés.

– C'est pour ça que la comédie musicale *Les Misérables* passe chaque année à Pékin. Pour nous, Victor Hugo est une grande voix anticoloniale.

Elle libéra ses bras de la barre et passa ses doigts aux ongles peints dans la tignasse brune et bouclée de son invité.

– Descends, murmura-t-il en lui caressant doucement les fesses.

La jeune Chinoise sourit mollement, partit d'un rire un peu hystérique, avant de s'écrouler dans ses bras. Diego l'allongea sur le canapé et, sans la quitter des yeux, enfila son jean. Il se dirigea vers le coin de la pièce où se tenait un bureau d'acajou. Il fallait trouver la clé des deux tiroirs. Il n'y avait rien dans le pot marqueté sur le bureau, rien dans l'encrier de jade. Rien non plus sous le sous-main en cuir.

À moitié nu, Diego sortit de la pièce et prit le couloir vitré bordant la cour intérieure, vers la chambre des parents, tout en longueur, que leur fille appelait la *master bedroom*. Un portrait du propriétaire des lieux, en uniforme de général, avec sa fille, trônait au-dessus d'une commode. Diego se fit la réflexion qu'il avait l'ancien nez de sa progéniture et prit une photo avec son téléphone. Il fouilla les tiroirs des tables de nuit Louis XV, passa la main entre le matelas et le sommier, retourna quelques vases chinois posés sur un guéridon le long de la fenêtre donnant sur la cour. Du troisième, tomba une clé. Diego poussa un cri de joie étouffé et s'apprêtait à sortir de la chambre, quand il entendit grincer le parquet. Il regarda par la porte vitrée. La silhouette épaisse d'un homme en costume trois-pièces et au teint rosé traversait le couloir vers le salon.

« *Miss*, entendit-il, *you shouldn't sleep here, and it is dangerous to let the fire*[1]. » L'accent british plein de retenue du major-

1. « Mademoiselle, vous ne devriez pas dormir ici, et c'est dangereux de laisser le feu allumé. »

dome laissait poindre une dose de lassitude. L'homme, un authentique Anglais, devait vendre ses talents à prix d'or, mais aussi se sentir bien seul au service de parvenus tyranniques et d'une gosse de riche paumée. Diego l'entendit interpeller plusieurs fois la jeune femme.

« *Miss, miss, wake up*[1] », répéta-t-il d'un ton égal, sans pour autant arriver à la réveiller. Puis l'homme parla au téléphone. Toujours sur le même ton. Manifestement, il était habitué à ces comas éthyliques.

« *Hi Blake ! Listen, this stupid girl has drunk too much vodka again, can you get your ass here*[2] *?* » Ensuite, Diego n'entendit plus rien. Le majordome n'avait pas l'air de vouloir quitter la bibliothèque. Le journaliste regarda ses pieds nus, glissa la main dans la poche de son jean : ses clés et son portefeuille y étaient bien. Il ouvrit la penderie entre la chambre et la salle de bain, dans l'aile étroite de la cour carrée, récupéra une chemise blanche dont les manches lui arrivaient presque au coude, renonça à essayer l'une des paires de chaussures, cinq pointures en dessous de la sienne, sortit accroupi, puis rampa devant le bureau.

Il ne se redressa que deux mètres avant la porte d'entrée qu'il craignait de voir s'ouvrir à tout moment sur le « médecin de famille ». Une fois dehors, il remonta la ruelle, Xiaojingchang hutong, d'un pas rapide, jusqu'à l'avenue Gulou, très fréquentée. Il hésita à se diriger vers la tour de la Cloche, sur sa droite, mais se ravisa et prit la première perpendiculaire pour quitter cette artère trop exposée aux contrôles policiers. Pieds nus, étriqué dans sa chemise, il risquait de se faire arrêter pour vagabondage.

---

1. « Mademoiselle, mademoiselle, réveillez-vous. »
2. « Salut Blake ! Écoute, cette idiote a encore bu trop de vodka, tu peux ramener tes fesses ici ? »

Dans la petite rue touristique s'enchaînaient les boutiques de souvenirs et les étals de bonbons, de mini-pommes d'amour, et de saucisses rouges à l'odeur douceâtre. On était à une centaine de mètres des lacs Houhai et Qianhai ; et au sud du lac Beihai, sur les berges duquel il aimait se promener quand il était d'humeur contemplative. Ce plan d'eau, créé il y a plus de mille ans, abritait une île dominée par un immense *stupa*[1] blanc et donnait sur l'arrière de la Cité interdite. Mais il ne se voyait pas traîner dans la zone. Il pénétra dans le premier magasin de *sportswear* venu et sortit avec des baskets Feiyue blanches à 50 yuans – à peine 7 euros.

Il s'engagea sur le pont en pierre, longea le lac Houhai, où des bateaux de promenade aux lanternes rouges glissaient lentement, et marcha sous l'allée de saules, avant de reprendre la ligne 10 du métro pour la station Chiaoyangmen. Qui sait ce que cette clé USB aurait pu révéler ? Son plan tombait à l'eau, mais, au moins, il avait essayé… En passant les portes automatiques, il rit doucement. Adieu les vieilles Doc Martens qu'il avait achetées à Camden market une décennie plus tôt. Il y avait peu de chances qu'il recroise la jeune femme et les récupère.

1. Monument d'origine indienne, caractéristique du bouddhisme.

2.

Un alpiniste sur une paroi lisse

Diego habitait dans une tour, un deux-pièces spartiate meublé d'un canapé anthracite Ikea, d'une table et de chaises noires, et d'une bibliothèque Billy remplie de dossiers, de carnets et de livres. Pour le temps qu'il y passait, cela lui convenait amplement. Sa seule exigence avait été l'étage élevé. Quitte à vivre dans une cage à lapins, autant voir du pays. La sienne lui offrait par tous les temps un aperçu brumeux ou étincelant de la *skyline* pékinoise. Le « Pantalon » – le siège de la télé publique CCTV, principal organe de propagande du régime, conçu par un architecte hollandais avant l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping, qui n'avait jamais supporté son design « Tetris » –; l'immense tour Zun en construction, censée évoquer un ancien récipient rituel, avec ses extrémités évasées et son centre aminci; et d'autres bâtiments de toutes formes constituaient son décor depuis son mirador bas de gamme. Leurs courbes irrégulières et démesurées s'étaient fixées dans sa rétine. Le jour de sa première visite, elles avaient provoqué chez lui une véritable excitation. Un an plus tard, alors qu'il s'apprêtait à quitter la Chine, en cette fin de mois de septembre 2017, il savait qu'il ne regretterait pas ces constructions show-off qui ne faisaient que le renvoyer à sa solitude.

Erreur de casting: il avait pourtant longuement expliqué à son rédac chef qu'il n'était pas la bonne personne pour

couvrir la zone. Trop d'efforts, d'emmerdements, pour si peu de résultats, alors qu'ailleurs il suffisait de se baisser pour ramasser des histoires. Quant à enquêter, faire des révélations, c'était quasiment impossible. La police était partout, surveillait les e-mails et les conversations téléphoniques des journalistes, les repérait dès leur descente du train ou de l'avion, les suivait ensuite toute la journée en voiture pour, affirmait-elle sans rire, assurer leur « sécurité ». Les flics faisaient tout pour empêcher les contacts entre la population et les reporters occidentaux, l'un des « sept périls » menaçant la Chine selon le président Xi Jinping. Des bandes dessinées avaient même fleuri sur les murs des parcs, appelant à se méfier des espions qui se cachaient derrière les étrangers. Des journalistes commençaient à être expulsés. *Bloomberg News* et le *New York Times* en avaient déjà fait les frais en s'intéressant de trop près à la fortune du beau-frère de Xi Jinping et de la famille du Premier ministre Wen Jiabao.

La vie politique était une boîte noire. Le cercle du pouvoir restait inaccessible. Aucun ministre ne parlait à la presse et le président n'avait jamais donné la moindre interview à un média occidental et n'en accorderait jamais. Quel contraste avec l'époque de Deng Xiaoping, quand, lui avait raconté un vieux confrère, on pouvait échanger *off the record* avec le « petit timonier », qui vous glissait parfois quelques mots en français avec un regard malicieux.

Les dissidents avaient fui depuis longtemps et ceux qui restaient dépérissaient en prison, ou étaient surveillés en permanence et emmenés loin de Pékin lors des anniversaires symboliques comme celui du massacre de la place Tiananmen. Le reste de la population s'abrutissait de travail, souvent en mode « 9-9-6 » (de 9 heures du matin à 9 heures du soir, 6 jours par semaine), pour s'acheter un appartement et une voiture, et offrir un avenir meilleur à ses enfants. À quoi bon scanner

une société qui veut garder ses œillères ? Traumatisés par les répressions du passé, les Chinois se tenaient à distance de la politique, comme d'une zone radioactive. Seuls les scandales sanitaires les faisaient réagir : trafics de vaccins périmés, lait infantile contaminé, repas avariés dans une cantine d'école maternelle…

Les enquêtes difficiles ne lui faisaient pas peur, mais en Chine, Diego était comme un alpiniste sur une paroi lisse, sans aucune prise. Il avait donné la parole aux laissés-pour-compte du système, aux malades du cancer sans protection sociale, à des artistes rebelles, mais il était persuadé qu'il serait bien plus à sa place là où les conflits éclataient au grand jour : au Moyen-Orient, en Afrique… Des zones où il avait fait ses armes, dont il connaissait les règles, et où il pouvait exercer son métier de journaliste de terrain malgré le danger : aller là où les autres n'osent pas se rendre, raconter la souffrance des gens, confronter les discours officiels à la réalité.

– Trouve un intello, un sinophone, un type qui aime se prendre la tête sur les discours de Xi Jinping, avait-il conseillé au chef du service international de son quotidien.

Mais le journal avait voulu envoyer un reporter expérimenté, pour un pays si vaste et indéchiffrable. Les petits jeunes qui avaient candidaté après avoir démarré au desk web ne faisaient pas le poids. La plupart n'avaient jusqu'ici pas levé les fesses de leur chaise, n'ayant eu affaire qu'à des interlocuteurs policés au téléphone.

Diego respectait son chef, qui n'avait pas besoin qu'on lui explique cent fois les choses. Quand il flairait un scoop et insistait pour se rendre sur place, celui-ci lui donnait son feu vert sans broncher. À l'inverse, quand le reporter jugeait une enquête trop risquée, le boss n'insistait pas. Depuis que Diego était en Chine, il l'avait encouragé à mettre un coup

de projecteur sur tous ceux que le régime opprimait. Mais à force de l'entendre plaider, il s'était laissé convaincre : Diego serait plus utile ailleurs.

Dans deux semaines, Diego atterrirait à N'Djamena. Il avait réactivé ses contacts : Boko Haram gagnait du terrain au Tchad. Il voulait être sur place quand les choses commenceraient à mal tourner.

L'amulette portant une inscription en arabe dont il ne se séparait jamais rebondissait sur son cou pendant qu'il finissait sa série quotidienne de cent abdos, les pieds coincés sous le canapé. Il pensa aux dernières démarches avant son départ : fermer son compte Bank of China, appeler la femme de ménage, dire au revoir aux personnes avec qui il avait créé un lien et qui se comptaient sur les doigts d'une main. Il quitterait à l'anglaise les femmes avec lesquelles il avait couché et qu'il revoyait de temps à autre, quand il lui fallait à tout prix fuir la solitude de son appartement.

Il se dirigea vers la salle de bains, croisa son reflet en boxer dans la glace et s'arrêta un instant pour observer le fruit de son travail musculaire et de sa discipline de moine (peu d'alcool, pas de cochonneries). Il avait les muscles saillants et secs. Ses deltoïdes formaient deux coques arrondies sur ses épaules dont l'une était ornée d'un tatouage de serpent. Son corps ne faisait pas ses 45 ans : il y avait au moins ça qui fonctionnait dans sa vie, c'était toujours bon à prendre…

Un sourire amer plissa ses joues maigres, qu'un régime alimentaire strict et l'excès de soleil avaient creusées. Il n'était pas exactement beau. L'ovale de son visage était un peu trop étroit, ses dents un peu trop longues dans sa bouche un peu trop petite. Mais son regard sombre, ses sourcils épais, sa chevelure triomphante et les pattes qui descendaient bas

sur ses joues lui donnaient du charisme. Il aurait paru autoritaire si son sourire asymétrique, qui gagnait ses yeux, n'avait pas été si lumineux (et il souriait beaucoup). Décidé, sans peur, « *cabeza dura* », et surtout joueur, voilà les qualificatifs qui venaient à l'esprit des amis du journaliste à la double nationalité franco-espagnole, qui avait débarqué directement des Canaries l'année du bac. Comme Ulysse, « l'homme aux mille ruses », il avait quitté son île et déjouait les obstacles en attendant d'y retourner un jour.

3.

Le restaurant ouïghour

Les tours disposées en carrés dans le quartier où habitait Diego impressionnaient de loin. De près, on aurait dit qu'il ne restait plus de budget pour les finitions : les places étaient vides et sans bancs entre les blocs d'immeubles, les pelouses tristes, les jardinières piquées de mauvaises herbes.

On avait radiné sur le dallage en briques, les éclairages quasi inexistants la nuit, les portails d'immeubles en métal creux, la dégaine des gardiens aux uniformes en synthétique. Tout cela aurait été tolérable pour Diego s'il avait pu trouver en bas de chez lui un café, un bureau de tabac, un ou deux magasins. Pour s'approvisionner, il devait pédaler quinze minutes jusqu'à un petit supermarché fréquenté par des Occidentaux qui vendait du lait néo-zélandais, de la bière allemande, du vin chilien et de la viande australienne. Souvent, il renonçait à faire ses courses et continuait tout droit, passait le quartier branché de Sanlitun, l'artère à quatre voies de Dongsi, et virait dans un vieux quartier de *hutongs*.

Il s'était toujours demandé s'il aurait davantage aimé la Chine en logeant dans une de ces maisons basses, mal isolées, ouvrant sur une cour carrée partagée avec d'autres locataires. La vie était en tout cas moins aseptisée dans ces ruelles. On voyait de vieux Pékinois remonter leur T-shirt aux beaux jours en le roulant sur la poitrine afin de rafraîchir leur

ventre rebondi ; d'autres se regrouper autour d'une partie d'échecs chinois pour n'en perdre aucune miette ; d'autres encore faire des exercices sur des appareils de gymnastique mis à disposition du public. Certains exerçaient des petits métiers de rue qui disparaissaient peu à peu (ferronniers, menuisiers, réparateurs de vélos, aiguiseurs de couteaux…). Les enfants jouaient au ballon, au *jianzi*[1], ou faisaient du vélo dans ces ruelles où les voitures ne pouvaient rouler qu'au pas et restaient souvent garées, les pneus protégés des rats par des plaques métalliques. On y trouvait aussi quelques bars à bières prisés des Occidentaux, brassant eux-mêmes leurs *pale-ales*. Surtout, en déambulant la nuit dans les dédales bordés de *siheyuans* aux murs décrépis, aux tuiles centenaires, on échappait par instants au monde froid et policier imposé par le régime communiste. Le promeneur se perdait dans le temps, avec juste le ciel noir et étoilé au-dessus de la tête. Mais cette réminiscence poétique d'un passé lointain était menacée par les caméras de surveillance qui fleurissaient aux carrefours et les multiples destructions en cours. Les vieux commerçants et habitants se voyaient contraints de quitter des allées entières. Les maisons traditionnelles, qui avaient été divisées sous Mao pour y loger de nombreuses familles, étaient démolies. Place à de nouveaux logements tout confort imitant le style ancien avec des matériaux *cheap*, pour jeunes bobos ou cadres du régime.

Ce soir-là, Diego avait rendez-vous avec sa fixeuse chinoise. La jeune femme travaillait en *free-lance* avec quelques journalistes étrangers. Ils étaient partis plusieurs fois ensemble en reportage et devaient se retrouver dans un restaurant ouïghour dans un hutong de Dongsi. La façade en briques grises du *Xinjiang Crescent Moon* était ornée d'une enseigne lumineuse verte, aussi criarde qu'un diadème en strass

1. Sorte de volant de badminton que l'on frappe avec les pieds.

posé sur le front d'une grand-mère chinoise. À l'intérieur, des nappes émeraude aux motifs orientaux posées sur des tables rondes brillaient sous la lumière trop blanche de deux grandes suspensions murales. Diego plissa les yeux. L'un des problèmes de ce pays est vraiment l'éclairage, se dit-il. La lampe halogène en pleine face. Diego voyait une volonté politique dans cette absence d'ambiance tamisée. La confidence, l'intime n'avaient pas lieu d'être dans l'espace public.

Comme tous les journalistes chinois, Lingzhi[1] avait le réflexe des coins tranquilles. Elle l'attendait au fond, loin de la grande table bruyante où une demi-douzaine d'hommes gras finissaient leurs brochettes et s'enfilaient des Tsingtao. Cinq ou six tables vides étaient encore encombrées de bouteilles, d'assiettes sales et de plats à moitié remplis. Les nouveaux riches commandaient toujours trop pour montrer qu'ils avaient réussi et enfouir dans les profondeurs du passé les époques où les Chinois crevaient de faim (ils s'étaient salués pendant des décennies avec l'expression « *nǐ chī le ma ?* », « as-tu mangé ? », encore utilisée par des personnes âgées). Deux hommes dînaient ensemble, avalant leurs nouilles d'une main et s'accrochant de l'autre à leur téléphone portable. Comme si un vrai tête-à-tête leur faisait peur.

Lingzhi lui fit un signe quand elle le vit. Chacun de ses gestes – qu'elle cligne des yeux, se lève, marche, salue, ou jette la tête en arrière pour rire – évoquait la rapidité d'un oiseau. Mais elle n'apparaissait jamais nerveuse : son visage aux traits réguliers et doux restait impassible, comme neutralisé par du botox. Pourtant, aucune aiguille ne s'était jamais plantée entre ses sourcils dessinés, sur son front haut, ou au coin de ses lèvres pulpeuses.

1. Ce prénom chinois se prononce « Ling-djeu ».

Diego s'approcha en slalomant entre les tables. Lingzhi sourit. Ses yeux ne firent qu'un trait sous sa frange Beatles, et sa bouche peinte d'un rouge intense s'étira avec douceur, marquant une fossette sur sa joue gauche. Elle incarnait la beauté chinoise à la perfection. La finesse de ses traits, ses yeux en amande aux bords étirés vers le haut, sa bouche ourlée, dégageaient presque malgré elle une sensualité qu'elle tentait de tempérer par une coupe garçonne et un style rock : tatouage dragon sur le côté du cou, boucles d'oreilles argentées du lobe au cartilage, sweat gris *oversize* « Guns N' Roses » et rangers.

– Tu as faim ? J'ai commandé des brochettes d'agneau et des salades de concombre avant que la cuisine ne ferme, annonça-t-elle à brûle-pourpoint.

Elle parlait un français presque parfait, avec un rythme haché, mélange de manuels scolaires et d'expressions triviales empruntées aux journalistes dont elle ne semblait pas percevoir la vulgarité, comme « casser les couilles », « rien à branler » ou « aller aux chiottes ».

– Parfait, je vais commander une bière, tu en veux une autre ?

Diego se retourna pour héler la serveuse.

– J'ai déjà commandé. Tout va arriver d'un instant à l'autre, assieds-toi, insista-t-elle.

Une pointe d'agacement perçait dans sa voix. Diego était une nouvelle fois en retard. Sur la dizaine de reportages qu'ils avaient réalisés ensemble, elle avait dû chaque fois supporter ses trente minutes forfaitaires. Elle versa le reste de sa Tsingtao dans le verre de Diego.

– Bois, en attendant. J'ai des choses importantes à te dire.

– Tu veux m'expliquer à quel point je vais te manquer ?

– C'est vrai, tu me manqueras, si tu pars, mais tu ne vas pas partir…

Elle posa doucement son poing fermé sur la nappe, si serré que ses phalanges blanchirent. Diego les fixa, puis leva le regard vers le visage détendu de Lingzhi, perplexe.

– Tu vas me faire une déclaration ? Tu es dans une période hommes ? Ce n'est pas ce que j'avais compris…

Le poing de Lingzhi se desserra. Elle se mit à caresser la nappe de satin.

– Tu sais bien que je suis ouverte à toute rencontre intéressante, mais tu n'es pas sur mon carnet de bal.

– Pourquoi ?

– Tu as une pilosité beaucoup trop latine, et je pense que tu ne renonceras jamais à ta moquette. Même par amour pour moi.

Elle se pencha pour lui saisir l'avant-bras et le serra. Cette façon tactile de montrer sa camaraderie, elle la tenait de Diego lui-même, qui ne pouvait pas renier ses origines espagnoles.

– J'ai besoin de toi pour un sujet chaud…

Les Chinois bedonnants aux tempes rasées de la table d'à côté trinquèrent au *baijiu*[1] et s'esclaffèrent, ce qui empêcha Diego d'entendre la fin de la phrase. Il se retourna pour les regarder.

– Je me demande comment les femmes peuvent encore être hétéros dans ce pays, reprit-elle.

– C'est pour ça que tu veux que je reste ?

– Je veux que tu restes parce que tu ne peux pas rater le moment journalistique le plus important depuis des décennies, peut-être depuis Tiananmen.

– Tu es sur un scoop, un scandale de santé publique, une histoire de corruption dans l'entourage de Xi Jinping ? réagit Diego, soudain plus intéressé, en se redressant sur son siège.

1. Eau-de-vie très alcoolisée à base de sorgho.

Une jolie serveuse aux yeux de chat vint déposer deux bières et un plateau de brochettes entre eux. Lingzhi lui lança un clin d'œil et effleura sa main, la fille esquissa un sourire.

– *Xie xie*, fit Diego.

La jeune femme s'éclipsa discrètement. Diego scruta Lingzhi, l'œil amusé.

– Alors c'est elle, cette fille dont tu me parles depuis des mois et que tu ne daignais pas me présenter ? Une Ouïghoure… audacieux comme choix !

– Audacieux et instructif, répliqua-t-elle en soutenant son regard. (Elle marqua une pause.) Ça fait une très bonne transition avec ce dont je voulais te parler. Dilnur a encore toute sa famille à Kashgar et, là-bas, il se passe des choses vraiment anormales…

– Ça fait des années qu'il se passe des choses anormales au Xinjiang. C'était déjà le cas après les révoltes de 2009, souviens-toi, et même avant. On sait que l'étau se resserre depuis les attentats de 2014. Tu as du nouveau ?

Il avala deux grandes gorgées de bière. Lingzhi resta calme, mais sa voix s'affermit.

– Des années, mais la communauté est inquiète. Il y a des rumeurs.

– Quels types de rumeurs ?

– Des disparitions. Des gens qui n'ont rien fait de particulier et qui ne donnent plus signe de vie.

– On a une idée de l'étendue du phénomène ?

– Pas encore. Mais par exemple, le frère de Dilnur est dans la nature depuis trois semaines. Personne n'a eu de ses nouvelles.

– Tu sais s'il a une activité politique, il a fait quelque chose qui a déplu au régime ?

– Il est musicien de muqam, un joueur de dutar, une sorte de luth traditionnel à deux cordes, il est incapable de faire du mal à une mouche.

– Tu as d'autres cas ? Si c'est juste le frère de ta petite amie, ça fait léger pour un papier…

– Elle m'a parlé aussi d'un voisin, mais je n'ai pas de détails. J'ai vu passer deux articles de Radio Free Asia : ils parlent de centaines de personnes détenues sans raison dans des centres de rééducation politique, un peu comme c'était arrivé à des Tibétains jugés trop religieux, il y a quelques années.

– RFA, c'est un truc financé par le gouvernement américain, non ? Le *New York Times* a une équipe de douze journalistes en Chine, ils quadrillent tout, et ils ne les ont pas repris, ces articles… Et toi, tu as deux cas…, répliqua Diego avec la mauvaise foi dont il faisait preuve quand il perdait la main, comme la plupart des journalistes.

– Peut-être parce que c'est trop neuf et qu'on manque de preuves… Je déteste quand tu fais ton cynique. Je te parle de types lambda, parfaitement inoffensifs, et qui ont disparu comme ça…

Elle claqua des doigts juste à l'oreille de Diego.

Des éclats de voix interrompirent leur conversation. Devant le comptoir, deux Chinois se battaient – littéralement – pour payer la note, se repoussant violemment en criant « *bù bù bù*[1] *!* », pendant que la jeune serveuse ouïghoure débarrassait leur table. Diego arrêta son regard sur elle. Elle se tenait tête baissée mais on distinguait l'harmonie de son visage. Elle avait exactement le nez droit et fin que les riches Hans donnaient en modèle à leur chirurgien esthétique et payaient au prix du loyer annuel d'un studio en centre-ville. Se sentant observée, elle leva les yeux vers Diego et les rebaissa instantanément.

Il soupira.

– Je pars, Lingzhi, une équipe m'attend sur le lac Tchad. Il faut que j'y sois avant que ça dégénère…

1. Non non non !

– La cause ouïghoure ne t'intéresse pas ? Tu t'en bats les couilles du sort de ces personnes, du sort du frère de Dilnur !? s'exclama Lingzhi, sans que son visage ne reflète l'indignation qui transparaissait dans sa voix.

– Je bosse sur le dossier Boko Haram depuis des années. J'ai même fini un livre sur ce sujet, à Pékin. C'est là-bas que je dois être, tu le sais bien, j'ai beaucoup plus de valeur ajoutée sur ça.

– Ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui, à l'heure où nous parlons, tu es en Chine, correspondant pour un journal français, et tu as la responsabilité de raconter au monde entier ce qui se passe en Chine, au Xinjiang, une région grande comme trois fois la France, où vivent quand même 11 millions de Ouïghours.

– Il n'y a pas que les Ouïghours qui disparaissent, en Chine, je te rappelle. C'est la dure réalité de ceux qui veulent faire entendre une voix différente de celle du Parti. Regarde l'article que tu m'as aidé à faire sur cet avocat des droits de l'homme enfermé dans un lieu inconnu depuis janvier, et tu connais aussi bien que moi la situation des militants écologistes, des rares journalistes critiques, des artistes engagés, des prêtres catholiques rebelles, des Tibétains et des rivaux de Xi Jinping accusés de corruption… Tout le monde disparaît ! Je sais bien que les Ouïghours sont maltraités, et j'ai déjà couvert le sujet… J'ai fait pas mal de papiers quand Ilham Tohti, tu te souviens, ce professeur qui se battait contre la disparition de la langue ouïghoure au Xinjiang, a été condamné à la prison à vie en 2014. Mais là, je ne suis pas sûr qu'il y ait grand-chose de neuf…

– Tu pourrais décaler ton départ d'un mois pour t'en assurer sur place. Ça ne changerait pas grand-chose. On pourrait partir demain, prendre le train de nuit pour Kashgar. J'ai des contacts sur place pour nous loger, trouver des témoins…

– Tu as tout prévu…

– Tu sais bien que je ne fais jamais les choses à moitié, et que je suis une fille plutôt organisée…

Lingzhi le regardait en souriant, de ce large sourire serein qui ne dévoilait pas ses belles dents et ne doutait de rien. La jeune serveuse ouïghoure continuait de débarrasser les plats de la table voisine, tout en leur jetant de brefs regards.

– Tu m'aurais parlé de tout ça il y a deux mois, ça aurait été différent, se justifia Diego.

– Je ne maîtrise pas l'actualité. Et le monde ne tourne pas autour de tes projets. Boko Haram n'a pas encore intensifié ses offensives, si mes informations sont exactes. Toi aussi, tu es dans les suppositions, dans l'anticipation d'une crise…

– Je connais la zone, je l'ai écumée. Sur ce sujet, je me fie à mon intuition. Sur la Chine, je n'ai pas d'antennes…

– Eh bien, fie-toi aux miennes ! Ça s'accélère, là-bas, et quelqu'un doit aller sur place. Tu sais bien qu'en tant que fixeuse chinoise, je n'ai pas le droit d'enquêter seule sur le terrain, je risque la prison… En réalité, ils ne veulent ni de toi ni de moi dans leurs pattes là-bas, mais à deux, en étant malins, on peut y arriver.

Diego se recula sur sa chaise. Lingzhi repartit à l'assaut.

– J'ai besoin de toi. En plus, le moment est idéal. Ta mission de correspondant est terminée. Ton visa de journaliste vient d'expirer. Depuis ton aller et retour à Hong Kong, tu as un visa touriste sur un nouveau passeport, vierge, tu peux voyager tranquille encore quatre semaines, sans trop faire clignoter les voyants des flics. Les officiels chinois savent que tu as d'autres projets en Afrique. Tu es moins dans le viseur. Aucun de tes confrères du *New York Times* ou du *Monde* ne peut bénéficier de conditions aussi favorables. Enquêter maintenant c'est prendre les autorités par surprise. Je te demande juste tes quatre semaines. On formerait un petit

couple idéal. J'ai tout prévu sur place. Dilnur va m'ouvrir les portes de la communauté. Ces gens ont besoin de nous, on ne peut pas les laisser tomber !

Lingzhi donna à la fin de sa phrase une intonation particulière que Diego ne lui connaissait pas. Il ne répondit pas tout de suite et balaya la salle du regard. La jeune serveuse se tenait maintenant à distance. Elle était en train de faire le comptage de sa caisse derrière le comptoir.

– Je comprends que tu veuilles aider ta petite amie à retrouver son frère, dit-il en détachant les morceaux de viande de sa brochette avec des baguettes.

– Le sujet est bien plus large que le cas du frère de Dilnur, l'interrompit Lingzhi. Je ne ferais pas appel à toi si c'était juste ça. Laisse-moi te montrer le dossier que je suis en train de constituer, il y a des choses intéressantes…

Elle lui attrapa à nouveau le bras, en tentant de capter son regard.

– Tu veux la dernière ? proposa-t-il sans transition en lui montrant la brochette qui restait.

– Non merci, je n'ai plus faim.

Elle saisit la Tsingtao de Diego et la finit d'une traite, puis leva le bras à l'attention de la jeune serveuse.

– *Fúwùyuán*[1] ! lança-t-elle, comme si elle ne connaissait pas la jeune femme et interpellait une serveuse quelconque.

Celle-ci s'empressa de les rejoindre, la note à la main. Ses épais sourcils froncés trahissaient son désarroi.

Lingzhi lui dit deux mots en chinois. Diego sortit deux billets de sa poche et les tendit, roulés entre l'index et le majeur.

– C'est moi qui t'invite, j'y tiens.

Il tenta un sourire forcé qui lui donnait un air de petit garçon pris en faute.

1. Garçon ! ou Serveur !

– Garde ton argent pour t'acheter des souvenirs à l'aéroport, rétorqua Lingzhi d'un ton sec.

Elle prit la main de la serveuse et posa délicatement 200 yuans au creux de sa paume, qu'elle referma dans un geste de réconfort. La jeune femme fit volte-face, toujours aussi muette. La fixeuse se leva, attrapa sa veste teddy crème aux manches rouges, puis se campa, les pieds légèrement écartés, devant Diego. Elle ne souriait plus.

– L'histoire se moque de tes démons, elle avance dans le sens qu'elle veut. Tu le regretteras parce que tu vas rater un moment crucial, peut-être historique. Et que le Xinjiang a besoin de témoins étrangers.

Une heure plus tard, assis sur son lit dans le noir à contempler la *skyline* derrière la baie vitrée, il se demanda comment elle était au courant. Il ne parlait jamais de ce qui lui était arrivé. « L'histoire se moque de tes démons. » Elle avait dû se renseigner sur lui en douce.

Machinalement, il caressa la cicatrice sur son flanc gauche. Elle avait connu tant de formes différentes. Au départ boursouflée, molle et large, maintenant dure et fine comme un fil. Quand il se regardait de face, elle était invisible, il fallait qu'il se tienne légèrement de trois quarts pour l'apercevoir dans le miroir. Elle partait sous l'aisselle droite, jusqu'à la hanche. À quelques centimètres, il aurait eu le foie perforé. Ses bourreaux savaient ce qu'ils faisaient. Ils ne voulaient pas le tuer tout de suite.

Diego se glissa sous les draps, et éteignit sa vieille clim bruyante d'un coup de télécommande. Même si quitter Lingzhi fâchée ne lui faisait pas plaisir, il n'avait aucun doute sur sa mission. Elle se trompait : depuis avril 2017, les attaques de Boko Haram avaient fait plus de 380 victimes civiles au Nigeria et au Cameroun. Souvent des attentats-suicides

abjects, perpétrés par des jeunes filles forcées de se faire exploser sur des places surpeuplées. Attaques, enlèvements, viols, pillages…, au-delà de la violence, la déstabilisation économique plongeait plus de sept millions de personnes dans une grave pénurie alimentaire. Diego pensait que son rôle à lui, qui s'était rendu plusieurs fois sur place et connaissait bien les mécanismes du djihadisme, était d'alerter la communauté internationale sur le drame des populations dans cette région du monde. Dans la balance, les quelques Ouïghours disparus ne faisaient pas le poids.

Lingzhi trouverait un autre journaliste pour cette croisade. Ça n'était pas la sienne.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5e
Retouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2026

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Couverture : Denis Hoch

Photo : © Tomas Ragina-iStock / © Gwengoat-iStock

Cette édition électronique du livre *Checkpoint China*
de Charlotte Cahné et Cyrille Pluyette,
a été réalisée en novembre 2026 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1332-9)
ISBN ePDF : 979-10-349-1334-3